

DIEU EXISTE, SON NOM EST PETRUNYA

De Teona Strugar Mitevska

Télérama¹

A la fois conte, comédie et brulot féministe, un film qui touche juste.

Les héroïnes de cinéma sont-elles en train d'inventer une nouvelle « Internationale » de genre féminin ? L'Islandaise de *Woman at war* (2018) affrontait le pouvoir des pollueurs, l'Allemande du récent *Comme si de rien n'était* dénonce la violence des relations entre hommes et femmes, l'Israélienne de *Working Woman* s'oppose à un harceleur... Et voici l'étonnante Petrunya : dans sa petite ville de Macédoine, elle se jette à l'eau pendant une cérémonie de la communauté orthodoxe, au cours de laquelle les hommes font la course pour récupérer un crucifix lancé dans le fleuve. Le vainqueur, c'est elle ! Un renversement de situation aussitôt dénoncé comme inacceptable, et dont elle va devoir s'expliquer au poste de police.

L'histoire est cocasse, inspirée de faits réels et possède tous les ingrédients d'une comédie villageoise revue et corrigée par les nouvelles luttes féministes. Mais la réalisatrice semble soucieuse de ne pas abandonner à la fantaisie tout son propos. Elle transforme la spectaculaire Petrunya, opulente jeune femme prête à ruer dans les brancards parce qu'elle ne trouve ni travail ni place nulle part dans une société qui la stigmatise, en un personnage silencieux, médiatif. Il s'agit d'aller au-delà du scandale, qu'une journaliste un peu caricaturale a tenté d'exploiter en dénonçant la domination masculine et l'ordre patriarcal, protégés pas la police et l'Eglise, au nom de la tradition.

Pour changer le monde sans s'enliser dans une querelle infinie avec les hommes, il faudrait simplement reprendre toute l'histoire de la Création et faire de Dieu une femme... Dans le commissariat, un mur à la décoration façon jungle semble transporter Petrunya au cœur de l'Eden, où un autre chemin s'ouvrirait pour toutes les Eve. **Ce rêve aussi beau qu'inatteignable permet au portrait de prendre de l'ampleur et au film de trouver la note juste, émouvante et désabusée.**

Frédéric Strauss

DIEU EXISTE, SON NOM EST PETRUNYA

De Teona Strugar Mitevska

Le Monde

**Une figure qui, par sa seule présence,
réorganise toute la galerie des représentations féminines au cinéma.**

Petrunya a plus de 30 ans, elle vit chez ses parents, plus exactement dans le lit de la chambre d'enfant qu'elle n'a jamais quittée. Dans sa petite ville de Macédoine du Nord (l'ancienne république yougoslave de Macédoine), il n'y a pas de travail pour une diplômée de l'université de Skopje. Forcée par sa mère de se rendre à un entretien dans une usine textile, Petrunya fait peine à voir. Trop grande, trop lourde au regard des critères masculins, elle oppose au monde une morne bouderie. Un rituel local veut qu'à la fonte des neiges, le pope jette dans la rivière une croix de bois que les jeunes gens se disputent dans l'eau glacée. Celui qui l'attrape est promu au rang de célébrité locale et se voit promettre amour et prospérité par les autorités religieuses. Petrunya, qui passe par là, se jette dans les flots et emporte la croix. Ce geste fait vaciller toute la société qui l'entourne.

Les jeunes gens, certains que la compétition est réservée aux mâles, le prêtre, obligé de trouver les arguments théologiques justifiant pareille discrimination, le commissaire de police, qui voit bien que l'ordre a été troublé, la mère de Petrunya, qui préférerait qu'elle fasse des efforts de présentation : il se forme contre la porteuse de croix un front aussi divers qu'uni dans son désir de préserver le patriarcat. Elle est alors forcée à l'héroïsme, sortant de sa position par défaut (mutisme, indifférence affichée) pour affronter le sabre et le goupillon au poste de police assiégé par une journaliste (Labina Mitevska) et par les postadolescents, presque prêts au lynchage pour récupérer l'objet de bois.

Zorica Nusheva dessine nettement le parcours épuisant que son personnage doit accomplir en une nuit. Sa culture et son intelligence, laissées en jachère pendant les années d'inactivité, reprennent du service, lui permettant de garder la tête haute face aux figures du pouvoir, commissaire ou pope. La réalisatrice et scénariste ne se donne pas la peine d'élever ces pantins au rang de personnages. Et le père de Petrunya a beau être plus sympathique, il reste le simple représentant de la défunte idéologie socialiste.

Teona Strugar Mitevska préfère se concentrer sur les personnages féminins, la formidable Petrunya, bien sûr, mais aussi la journaliste, citadine, salariée, qui n'en a pourtant pas fini avec la division du travail domestique et la discrimination salariale, la mère enserrée dans une infernale combinaison de préceptes religieux et de préjugés sociaux, la meilleure amie, dont l'armure cynique est fêlée par le sentimentalisme. **Dieu existe parvient, à travers les idiosyncrasies historiques et religieuses de la situation, à une espèce d'universalité dans son évocation de la lutte des genres.**

Thomas Sotinel

DIEU EXISTE, SON NOM EST PETRUNYA

De Teona Strugar Mitevska



L'un des plus beaux personnages de femme vus depuis longtemps au cinéma.

Par une matinée glaciale de janvier, la jeune trentenaire Petrunya, aux formes très généreuses, de retour d'un entretien d'embauche humiliant, longe les berges de l'Otinya, aux abords de Split. L'Otinya est une petite rivière dans laquelle, le jour de l'Épiphanie, des jeunes gens exaltés se précipitent afin de se saisir de la croix lancée par un dignitaire de l'Église orthodoxe locale : une année de bonheur doit venir consacrer le valeureux vainqueur de la cérémonie. Grisée par l'effervescence qui entoure l'évènement, Petrunya se jette dans l'eau glacée et s'empare du talisman, avant d'être ceinturée par des mâles furibonds. Jamais une femme n'avait en effet osé briguer ni conquérir le symbole révérend et, plus encore, poussé l'offense jusqu'à refuser de le restituer au récipiendaire légitime !

A partir de ce cas véritable, Teona Strugar Mitevska conduit ce que l'ancienne rhétorique appelait une *disputatio*, générée par le face-à-face entre les deux camps irréconciliables que sont la législation civile et la toute-puissance du sacré. D'un point de vue strictement juridique, Petrunya n'a bien sûr enfreint aucune règle, et la jeune femme a beau jeu de faire valoir ses droits auprès des deux fonctionnaires de police qui l'incarcèrent. La voix de la Tradition religieuse est autrement plus véhémement : l'auteure du sacrilège, qui s'entête à conserver son butin, doit expier son péché – et les hiérarques ne montreront aucun scrupule à la livrer à la vindicte de la populace. Derrière ce dernier discours se trouve tapi l'impensé patriarcal commun à tous les fondamentalismes : impure par essence, la femme doit être exclue des sphères culturelle et politique, dévolues à la seule juridiction masculine.

La croix, devenue la possession tout à la fois sublime et dérisoire de l'insurgée, se trouve ainsi chargée, en fonction du contexte, d'une pluralité de significations, dont le récit parcourt tout le gradient. Délicatement posée, telle une relique, sur le corps dénudé de Petrunya après la victoire, elle devient le labarum du clergé et des plongeurs spoliés avant d'être remise au policier, avec ce commentaire désabusé : « Ils en ont davantage besoin que moi. » Les tourmenteurs ont, à ce moment, déserté les lieux, mais il s'agit ici de l'insubordination la plus radicale de Petrunya, qui désymbolise le fétiche pour le réduire au rang de simple objet transitionnel. Comme on le voit ici, le sacré n'existe pas en tant que tel. Il ne résulte jamais que de la convergence de croyances qui communiquent à l'objet son aura, un nimbe qui s'évapore dès que s'évanouit la foi, si nécessaire à l'unité des cellules sociales, auxquelles Petrunya demeurera à jamais étrangère. **Seule au milieu du cadre des premier et dernier plans du film, elle est alors l'emblème de l'inassimilable étrangeté au monde.**

DIEU EXISTE, SON NOM EST PETRUNYA

De Teona Strugar Mitevska

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

La sensation du dernier Festival de Berlin.

Teona Strugar Mitevska est une cinéaste de Macédoine, cette ancienne province de l'ex Yougoslavie dont on ignore à peu près tout de la production cinématographique. Si elle réalise avec *Dieu existe, son nom est Petrunya* son cinquième long-métrage, Teona Strugar Mitevska demeure pour le moment inconnue en France, bien que son deuxième film *Je suis de Tito Neves* a été distribué ici en 2007 après avoir reçu de nombreux prix dans des festivals internationaux. Cinéaste engagée, qui a toujours eu à cœur de filmer les contradictions sociales de son pays, Mitevska poursuit ici une œuvre militante.

Au dernier festival de Berlin, dont Mitevska est une habituée, *Dieu existe, son nom est Petrunya* est apparu comme une perle rare, un joyau précieux. Un film ambitieux, complexe, témoignant d'un tempérament affirmé (notamment dans l'écriture de la narration et pas son utilisation percutante des décors). A la manière de *La Comédie humaine* – mais sur un canevas qui rappelle le *gouffre aux chimères* de Billy Wilder – le film narre les mésaventures de Petrunya, jeune femme replète, ancienne étudiante en Histoire qui, pour faire plaisir à sa mère, cherche désespérément un job. Se soustrayant avec panache à l'entretien d'embauche que lui fait passer dans un atelier de confession une connaissance de la famille, homme très entreprenant, elle se retrouve au milieu d'une procession annuelle de l'Épiphanie qui voit un pope, en plein mois de janvier, jeter dans une rivière une croix que des hommes doivent aller récupérer en vitesse.

Selon la tradition, l'heureux vainqueur de cette compétition sera inondé de bonheur. Or, sans crier gare, sans même y avoir pensé, Petrunya se jette à l'eau et récupère la relique sacrée. Le montage de la séquence est inouï : Petrunya, grisée par les mouvements et les cris de la foule déchaînée, s'élance dans la rivière. Deux plans, un raccord, elle plonge et se retrouve dans l'eau. Aucune explication, aucune psychologie. Car « c'est animal », explique avec vivacité et en remettant ses lunettes, Teona Strugar Mitevska qui ne veut surtout pas que l'on cherche des explications à cet acte.

En tout cas, pour avoir sauté et récupéré la relique à la barbe du pope, Petrunya devient l'objet d'un scandale national relayé par les télévisions, notamment par une reporter féministe campée par la propre sœur de la cinéaste. Suite à la diffusion d'images montrant Petrunya empoigner la croix, toute la nation s'interroge : comment une femme peut-elle l'emporter sur les hommes, chose qui jusqu'alors n'avait jamais été vue ? Et peut-on la lui accorder alors qu'il n'y a pas de précédent féminin ? Peut-elle être considérée comme une voleuse alors qu'elle a été filmée saisissant l'objet de toutes les convoitises ? **L'un des mérites de l'écriture de Mitevska tient à sa façon de dérouler, sans aucune théâtralité, l'absurde des points de vue antagonistes qui, de l'Église à l'État, se disputent le symbole de cette croix.**

DIEU EXISTE, SON NOM EST PETRUNYA

De Teona Strugar Mitevska

LE JOURNAL DES FEMMES

Un récit fort, féministe et soutenu par la prestation magnétique d'une primo-actrice épatante.

Trois bonnes raisons de rejoindre l'héroïne, en apnée, dans les eaux troubles de traditions qui ont le cuir dur.

Une histoire vraie (et hallucinante) : A l'occasion de l'Épiphanie, dans de nombreux pays d'Europe de l'est tels que la Russie, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie et la République de Macédoine, des lanciers de croix sont orchestrés par la communauté orthodoxe. La règle : être un homme, plonger et rapporter le précieux pour se voir garantir le bonheur et la prospérité. Les règles ont (a priori) toujours été respectées. Jusqu'en 2014. Cette année-là, dans la ville de Stip, en Macédoine, c'est la stupeur générale, chez les religieux comme au sein de la population, quand une femme ose relever le défi et remonte à la surface avec la croix, sous la mine ébahie et courroucée de ses concitoyens. Très vite, on essaye de la lui enlever, mais la gagnante est pugnace, ne se laisse pas faire et enclenche un incroyable bras de fer entre archaïsme et modernité. Une dualité qui a inspiré à la cinéaste Teona Strugar Mitevska, diplômée de la Tisch School de New York, ce film où elle exhume ce récit fou avec une colère tranquille.

Osez le féminisme ! : Une femme et... plein d'hommes. Et pas n'importe lesquels. En consentant à bousculer des traditions séculaires, Petrunya se met à dos tous les religieux, des foyers aux institutions. Lassée par une existence morne, où elle est moquée pour son surpoids ou son invariable statut de chômeuse, cette dernière s'accroche à la croix que le coquillage à son rocher. Mieux : elle a désormais un but, un horizon. Celui de lutter, résister, s'exprimer et exister en tant que personne, et surtout, en tant que femme. Teona Strugar Mitevska déplore justement le modèle des sociétés patriarcales qui permet d'asseoir considérablement l'invalidante domination masculine et contribue à assigner les femmes à un espace restreint. Vaillante et animée d'une vraie foi pour sa Petrunya, l'intéressée estime avoir signé là un geste féministe, qui redonne à la femme – également à travers le personnage d'une journaliste guerroyeuse – une liberté trop bafouée.

Une actrice exceptionnelle : Elle est le yin et le yang de ce projet. Son bijou et sa pierre angulaire. Pour son premier rôle à l'écran, Zorica Nusheva, repérée dans une troupe de théâtre comique de Skopje, embrase l'écran d'une présence incandescente. Il y a justement, dans son flegme et son regard, cette malice propre aux acteurs doués pour le rire. Ses mines dépeignent merveilleusement bien la situation ubuesque que son geste simple et spontané a engendré. Teona Strugar Mitevska loue justement la "*force tranquille*" de sa recrue qui cristallise en quelques mots et moues tout le désarroi de ces femmes qui, ici ou ailleurs, ne savent plus comment se départir du machisme, de l'intolérance, du patriarcat. Mais qui continuent à se battre, parce qu'elles n'ont pas le choix. Et parce qu'il le faut. En cela, l'interprétation, tout comme les dialogues qu'elle sert, est terriblement salutaire.

Mehdi Omaïs